



MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 29, HIVER 2013

L'HONORABLE LOUIS BEAUBIEN ET SES FILS



Mémoire Vivante

Numéro 29
Hiver 2013

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran
Outremont (Québec)
H2V 3E6

514-948-4999

Courriel : histoire.outremont@bellnet.ca

Comité de rédaction

Marie Claude Mirandette, rédactrice en chef
François Beaudin
Jean De Julio-Paquin
Hélène-Andrée Bizier
Jean A. Savard, président de la SHO

Conception graphique

Louis Perreault

Photographie de la couverture

Archives de la famille de Gaspé Beaubien,
Montréal.

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec



Québec NEQ 1142261537 02-02-95
Ottawa 141330365RR001
Organisme de bienfaisance reconnu

SOMMAIRE

Sommaire	2
La conservation des archives, un moyen de rendre le passé vivant	3
La compagnie du haras d'Outremont	4
Un carillon de cinq cloches à Saint-Viateur-d'Outremont, en 1925	6
Le parcours inusité de l'abbé James	8

Photo en couverture

À l'ombre d'un arbre majestueux, au centre d'un fauteuil en branches tombées, l'honorable Louis Beaubien et ses fils. À sa droite, Joseph, futur maire d'Outremont. À sa gauche, Louis de Gaspé Beaubien, mari de Justine Lacoste, financier de l'hôpital qu'elle créa et fondateur de la maison de courtage L.G. Beaubien. À droite, derrière lui, Jacques de Gaspé Beaubien, ingénieur et, à gauche, Charles-Philippe Beaubien, avocat et futur membre du Sénat canadien.

Cette photographie du « clan Beaubien », prise à côté de la maison de Louis et Joseph, sur un terrain aujourd'hui occupé par le parc Beaubien à Outremont, est en lien avec le texte d'Hélène-Andrée Bizier consacré au haras d'Outremont (p. 4 et 5).

La conservation des archives, un moyen de rendre le passé vivant

Par **Laurent Bouthiller**

L'acquisition du fonds Raoul-Dandurand chemine bien. Il faut rappeler que la Société d'histoire d'Outremont a décidé, au cours de l'année 2009, de mettre en place un service d'archives afin de conserver des documents textuels ou iconographiques en lien avec le patrimoine outremontais. Le mot « patrimoine » doit d'être compris dans une perspective englobant autant les témoignages du vécu des gens, la vie sociale, que l'environnement bâti.

Il y a deux ans, la Société recevait un legs significatif. Il s'agissait d'une partie de la correspondance du sénateur Raoul Dandurand, qui résida sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Nommé à l'âge de trente-sept ans au Sénat, Dandurand connut une longue carrière politique dont le point culminant fut certainement sa nomination à la présidence de la Société des Nations en 1925. Le sénateur Dandurand tissa de nombreux liens avec le monde politique français au cours de ses nombreux voyages, ce qui lui permit d'obtenir le soutien de notables pour l'ouverture d'une succursale du Collège Stanislas à Outremont. Cette réalisation faisait suite à de nombreux efforts déployés par Dandurand afin de favoriser l'éducation de la population canadienne-française.

Le fonds Raoul-Dandurand témoigne aussi de l'importance de l'épouse du sénateur, Joséphine Marchand. Joséphine Dandurand née Marchand (1862-1925) était la fille de l'ancien premier ministre du Québec Félix-Gabriel Marchand. Mariée à Dandurand en 1886, elle fut une pionnière de la presse féminine en fondant une revue destinée aux femmes : *Au coin du feu*. Elle écrivit des pièces de théâtre et fonda en 1898 l'*Œuvre* des livres gratuits qui procurait un accès aux livres aux institutrices de régions et aux gens défavorisés. Les archives recueillies donnent un éclairage nouveau sur la personnalité et les réalisations de Joséphine Dandurand, journaliste, écrivaine, conférencière et militante féministe.



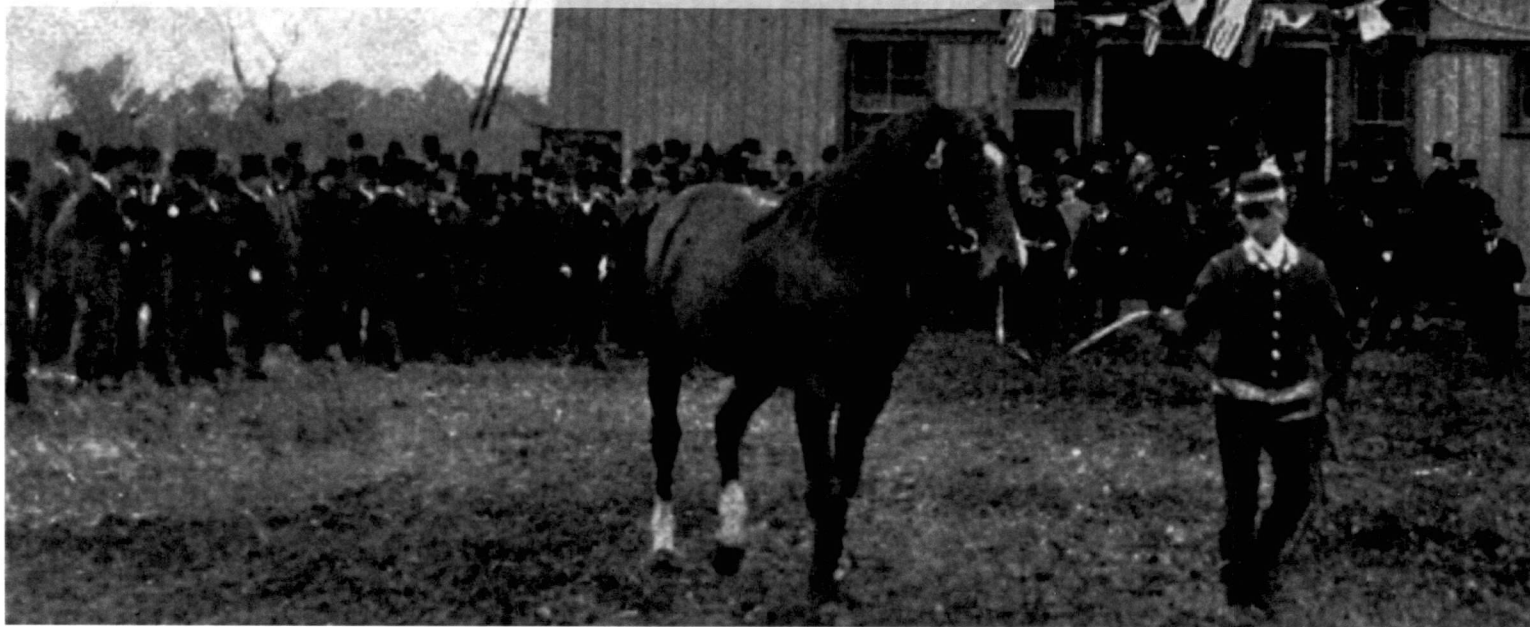
Portrait du couple Dandurand par les Studios Notman, Montréal, probablement à l'époque de leur mariage (1886).

Ces nombreux défis, madame Dandurand avait décidé de les surmonter, peu importe les difficultés. C'est en tous cas ce qui émane d'une partie de la correspondance conservée dans le fonds documentaire Raoul-Dandurand. Un autre de ses nombreux projets visait la préparation d'un cours d'arts plastiques destiné aux adolescents. Ce projet ne vit malheureusement jamais le jour, mais il témoigne d'un souci constant de transmission des savoirs, en particulier chez les jeunes. C'est dans ce même esprit qu'elle aborda le rôle de commissaire canadien à l'Exposition universelle de Paris de 1900 et c'est dans cette perspective qu'elle travailla à un projet de musée d'art. Il est fascinant de lire les lettres de cette Joséphine Dandurand, dans lesquelles il est question de ce projet, même si ce dernier achoppa. À travers sa correspondance, on constate à quel point elle était motivée par le désir de rendre accessible à tous le savoir. Le traitement du fonds Raoul-Dandurand se poursuit et l'on peut d'ores et déjà présumer que l'histoire qu'il racontera sera des plus intéressantes.

En filigrane : Extrait d'une lettre de Joséphine Dandurand tirée du fonds Raoul-Dandurand de la Société d'histoire d'Outremont

La compagnie du haras d'Outremont

Par **Hélène-Andrée Bizier**



À l'aube du dimanche 7 décembre 1890, plusieurs membres de l'Assemblée législative du Québec, ont rendez-vous à la gare du Canadien Pacifique, à Québec, où quatre wagons « Palace » ont été nolisés par l'honorable Louis Beaubien, ex-député d'Hochelaga, qui attend ses invités à Montréal¹. Au programme : la visite du haras d'Outremont. Ce joyau de la fortune de l'homme politique forme une longue bande de terre qui s'étend du cimetière Mont-Royal jusqu'aux environs de l'actuelle rue Beaumont, à Ville Mont-Royal².

Louis Beaubien n'est pas homme à tourner les coins ronds. Au cours des années 1870, il entreprend de grands travaux visant à créer une ferme moderne. Et modèle. En 1881, un journaliste qui visite les lieux rapporte qu'il « a fallu toute l'énergie qu'on lui connaît pour dompter la nature par trop rude de cette terre. Mais il a réussi, par les minages, le drainage et les cultures maraîchères, à en faire un vrai jardin et une terre très-payante »³.

Au cours des années 1880, la colonisation et le rappel des Canadiens Français ayant émigré aux États-Unis sont à l'ordre du jour quand surgit un problème inattendu : d'où viendront les chevaux dont les colons auront besoin ? Un grand nombre des chevaux de ferme et de carrosse utilisés au Québec appartiennent à la race des Clydesdales, très répandue et vantée à travers le Canada. On trouverait également des descendants

qu'on dit dégénérés du cheval canadien ainsi que des chevaux importés des États-Unis et mêlés à ceux qui précèdent.

Co-fondateur d'Outremont en 1875, Louis-Joseph-Benjamin Beaubien, qui doit son prénom à Louis-Joseph Papineau et dont la marraine est Julie Papineau, est un leader impliqué dans les organismes utiles à ses compatriotes agriculteurs. La recherche d'une race de chevaux à toute épreuve dont la nation serait fière devient son objectif. Au cours de la session de 1886, le gouvernement du Québec, cède aux requêtes répétées du Conseil d'agriculture, dont Beaubien est membre, et vote un octroi pour « l'établissement d'un haras national »⁴. On veut alors s'inspirer de la France qui s'est donné un tel centre d'élevage où sont produits des chevaux de grande qualité destinés tant à l'armée qu'aux agriculteurs, cochers, transporteurs et autres.

Après 1886, Louis Beaubien, qui ne siège plus au Conseil d'Agriculture, explore la question à sa manière. Les faits qui suivent indiquent que le gentleman-farmer a sans doute choisi cette époque pour rencontrer le comte Raymond Auzias de Turenne, importateur de chevaux. Né à Grenoble, en 1861, cet original brillant et riche a quitté une France trop républicaine à son goût pour la plus libre des républiques : les États-Unis. Il a participé à la fondation du réputé Fleur de Lys Horse Ranch, à Buffalo Gap, dans le Dakota du Sud où, en 1886, neuf cents chevaux sont hébergés⁵.



Photo non datée, publiée dans le prospectus de 1890. Elle a pu être prise lors de la visite des membres de l'Assemblée législative du Québec au haras d'Outremont, le 7 décembre 1890. Louis Beaubien disait, à propos des chevaux percherons qu'il importait : « Ils sentent la race depuis la pointe des oreilles jusqu'au canon de la jambe ».

Le Haras National à Outremont, Montréal, QC, vers 1890.

Don de Mr. Stanley G. Triggs / MP-0000.1750.14.4 © Musée McCord

Beaubien et ce spécialiste du cheval se rendent dans le Dakota ainsi que dans l'ancienne province du Perche (Normandie), lieu d'origine des Trotter dit Beaubien. Le texte d'un prospectus publié en 1889-1890 laisse entendre que Louis Beaubien est associé dans les possessions où le comte de Turenne a lui-même investi⁶. La Compagnie du Haras National est formée en France, en 1888, avec un capital moitié français, moitié canadien, « dans le but d'importer et de vendre au Canada des chevaux français et arabes, des meilleures races »⁷. L'entreprise a deux adresses de prestige, l'une au 6, avenue de Friedland, à Paris, l'autre, rue Saint-Jacques, à Montréal. Simultanément à la création du Haras National, les associés français et canadiens créent la New Medavy Sale Farm, à Fremont, au Nebraska. Elle s'ajoute au ranch Fleur de Lys, qui est vendu en 1890⁸. Lorsque cette dernière transaction est conclue, Auzias de Turenne vit à Montréal où, le 22 janvier 1890, il épouse Marie-Suzanne Beaubien, fille de son associé.

Joseph Beaubien, fils de Louis et futur maire d'Outremont, s'occupe de la commercialisation des chevaux qui sont gardés à quelque « trois milles » au nord de Montréal, sur la Ferme Beaubien⁹. En 1890, pour transporter ses 150 invités, de la gare Dalhousie jusqu'à Outremont, Beaubien a formé un imposant convoi de carrosses conduits par des employés en livrée¹⁰. La visite des écuries impressionna grandement le groupe qui fut reçu dans la maison de Louis Beaubien avant d'être reconduit à la gare.

Dès l'arrivée de leurs chevaux, en 1889, Louis Beaubien et son associé s'étaient lancés dans une campagne de presse agressive nourrie par des opinions scientifiques qui discréditaient les chevaux vivant sur le territoire québécois. Mal accueillie, cette façon de faire créa deux factions d'amateurs de chevaux : les défenseurs du cheval français avec Auzias de Turenne et les protecteurs du cheval canadien, avec J.-A. Couture, vétérinaire de la ville de Québec¹¹. Devenu Commissaire de l'Agriculture et de la Colonisation du Québec, en 1892, Louis Beaubien cessa d'occuper l'avant-scène avec son haras qui brûla en 1893.

Les écuries du haras s'élevaient sur la partie basse de la Ferme Beaubien, une plaine aujourd'hui traversée par l'avenue Bernard. Les champs d'exercices des chevaux, au sud de la même rue, sont occupés par le Manoir Barrington et par l'actuel centre d'éducation des adultes¹². Le parc Beaubien a été aménagé sur la portion de la Ferme Beaubien qui est bordée par la Côte Sainte-Catherine.

La Compagnie du Haras National
 Sous-contrat avec la Province du Québec, pour fournir des étalons aux sociétés d'agriculture
ÉTALONS NORMANDS, PERCHERONS, BRETONS ET CLYDESDALE
 CONDITIONS AVANTAGEUSES À VENDRE OU À LOUER
 Ces étalons ont remporté 42 Prix et Diplômes en 1891 et 1892 dans les provinces de Québec, Ontario et Manitoba.
 Bureaux : 30, rue St-Jacques, Montréal.
 Salons de 1892 : Nombre de juments saillies :
 Naperville, 70. — Gaspé, 107. — Montpelier, 72. — Vandœuvre, 32. — Châteaufort, 37. — Trois-Rivières, 51. — Joliette, 59. — Montréal, 104. — Ottawa, 108. — Saguenay, 96. — Brandon, 29. — Indian Head, 63. — Agassiz, 21.
 Moyenne des poulains nés en 1892 des Étalons du Haras National : 70.74 kg
 Moyenne des poulains nés en 1892 des Étalons des Haras de France : 54 kg
 Moyenne des poulains nés en 1892 des Étalons des Haras d'Allemagne : 53.30 kg
AUZIAS-TURENNE,
 Directeur.
Ferme Beaubien
OUTREMONT,
 PRÈS MONTRÉAL.
 Exposition de Montréal 1891-92
 1^{er} PRIX
 Aux Sociétés d'Agriculture et aux cultivateurs des provinces de Québec, Ontario et Manitoba.
ANIMAUX DE RACE PURE ENREGISTRÉS AYRESHIRE
 TAUREAUX, VACHES, GENÈSSES, toutes bêtes de choix.
 COCHONS CHESTER BLANC AMÉLIORÉS
 RACE C'ELBREK-JACKSON et autres, les meilleurs poulains de jockey et de terrain.
 COCHONS BERKSHIRE ENREGISTRÉS
 Produits portés en brevier et march.
 Volailles Plymouth Rock, Coqs, Poules, Poulaines, etc.
 PLANTS DES LOUÏS CHAUDS de toutes espèces expédiés par Express C. O.D.
 Conditions faciles. S'adresser à
JOS. BEAUBIEN, 30 Rue St-Jacques, Montréal.

Publicité parue dans : Journal d'Agriculture Illustré, 15 juillet 1893.

¹ Conservateurs et libéraux prennent part à cette excursion. En 1968, l'Assemblée législative est devenue Assemblée nationale.

² A Visit Sunday to The Haras National. The Quebec Saturday Budget, 13 décembre 1890.

³ Magnifiques Ayreshires. Journal d'Agriculture Illustré, avril 1881.

⁴ « Délibérations du Conseil d'Agriculture en date du 30 octobre 1890 », Journal d'Agriculture Illustré, décembre 1890.

⁵ Selon la Eastern Custer County Historical Society, des terres du Fleur de Lys Horse Ranch font aujourd'hui partie du Wind Cave National Park.

⁶ La Compagnie du Haras National, vente et affermage de chevaux percherons arabes et carrossiers normands, catalogue pour 1889-1890, Montréal 1889. Archives de la famille de Gaspé Beaubien, Montréal.

⁷ Ibid.

⁸ Renseignement produit par la Eastern Custer County Historical Society.

⁹ La Compagnie du Haras National, vente et affermage de chevaux percherons arabes et carrossiers normands, catalogue pour 1889-1890, Montréal 1889. Archives de la famille de Gaspé Beaubien, Montréal.

¹⁰ La gare Dalhousie était située derrière l'actuelle gare Windsor qui l'a remplacée.

¹¹ En 1895, deux ans après l'incendie du haras d'Outremont et la fin apparente des activités de Louis Beaubien dans le monde des chevaux, le vétérinaire J.-A. Couture fondait la Société des éleveurs de chevaux canadiens, une association qui a restauré la race du cheval canadien et qui est toujours très active.

¹² Construit en 1927, le Manoir Barrington est situé au 1530, de l'avenue Bernard. Le Centre d'éducation des adultes d'Outremont est situé au 500, avenue Dollard.



Un carillon de cinq cloches à Saint-Viateur-d'Outremont, en 1925

Par **François Beaudin**

La forme de la cloche est belle, comme toute forme nécessaire, i.e. gouvernée par une fin. Le son des cloches est beau... La cloche est un concentré de science et d'artisanat. Une beauté unique et signée : chaque cloche est voulue pour elle-même, pour rendre telle note particulière. La cloche est belle du fait de sa fonction : elle accompagne les joies et les peines de l'homme, ses peurs et ses prières¹.

En octobre 1913, lors de la consécration de l'église actuelle - compte tenu des coûts de sa construction - les marguilliers s'étaient contentés d'installer, du côté de l'avenue Bloomfield, tout près du contrefort droit du clocher, une cloche provisoire, celle qui était au clocher de l'ancienne église de l'avenue Outremont. En 1919, les marguilliers ont songé à profiter du bas taux de change du franc français pour donner commande d'un carillon.

Le 29 novembre 1923, les marguilliers décident à l'unanimité « qu'un carillon de cinq cloches, pesant environ 10 800 livres, soit acheté à la Maison Les Fils de G. Paccard², d'après les conditions faites par son représentant Z.-O. Tourangeau »³. Aussitôt, le P. Richard entreprit de solliciter des dons pour défrayer le coût de ce carillon. C'est ainsi que certains donateurs majeurs, en plus de dignitaires variés, ont pu voir leur nom en relief sur les cloches de Saint-Viateur. Toutefois, le 14 décembre suivant, cette résolution était rescindée pour faire place à une décision plus audacieuse encore, savoir « qu'un carillon de dix-huit cloches pesant environ seize mille cent soixante livres soit acheté » de la même maison⁴.

Mais, le 13 octobre 1924, les marguilliers décident d'aller visiter, sur-le-champ, une église de Verdun, ainsi que l'église Saint-Édouard, angle Saint-Denis et Beaubien. Le lendemain, ils font volte-face (peut-être à cause du poids trop élevé de ce carillon ou du coût?) et reviennent à leur décision du 29 novembre 1923, soit cinq cloches : la no 1 (note de Si, 6 150 lb - 2 795 kg, cette cloche, la plus grosse et la plus grave des cinq, se nomme le bourdon), la no 2 (note de Mi, 2 000 lb - 909 kg), la no 3 (note de Fa dièse, 1 800 lb - 818 kg), la no 4 (note de Sol dièse, 1 350 lb - 614 kg) et la no 5 (note de Si dièse, 386 kg - 850 lb). En 1925, la Fabrique reçoit enfin cinq cloches fondues par la Maison Les Fils de G. Paccard. Le 29 mars 1925, dimanche de la Passion, à lieu, dans l'après-midi, la bénédiction, parfois appelée « baptême », des cloches, par Mgr Georges Gauthier, administrateur du diocèse⁵.

Après les réparations d'avril 1984, effectuées par la Maison Léo Goudreau & Fils Inc.⁶, de Charny, leur installation officielle s'est faite, lors de la Veillée pascale, le 21 avril 1984, en présence de M. Jean-Pierre Senez, descendant de la famille qui avait fait don de la plus grosse cloche. La Maison Goudreau, rachetée en 1991, par M. Marc Goudreau, - le neveu de Léo Goudreau, -, a assuré leur entretien régulier jusqu'à il y a trois ans : la firme a été rachetée à son tour, depuis lors.

INVENTAIRE DES CLOCHES⁷

1. Schéma général de l'ornementation des cloches

Chacune porte, en relief sur la surface extérieure de la cloche : a) Un bandeau floral, au sommet de la verticale, débordant parfois sur le sommet de la cloche ; b) Une icône religieuse ; c) Le nom attribué à la cloche (simple ou composé) en majuscules, référant soit à un ou plusieurs personnages honoré(s) ou à des donateurs ; d) Un ou des noms propres, de donateurs ou en vue d'honorer tel ou tel, choisi(s) par les membres de la Fabrique ; e) Le nom de la paroisse ou du curé et l'année de fabrication, soit 1924 ; f) Des notes historiques ; g) Un bandeau floral accompagné du nom des représentants, à Québec et à Montréal, de la Maison Les Fils de G. Paccard, d'Annecy-le-Vieux (dans tous les cas) ; h) À la base de la cloche, un bandeau floral, tous les mots sont en majuscules. - Lorsque le schéma général s'applique, on omet la lettre de l'alphabet correspondant. Dans la description qui suit, le symbole (/) indique un changement de ligne dans le texte sur la cloche.

2.1 Nomenclature des cloches

1-La première, la plus grosse, porte les inscriptions suivantes : b) L'icône du Sacré-Cœur / ; c) Le nom : SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ; d) Ses donateurs : Don de la famille Senez.⁸ - 2-La deuxième: b) Une icône (non identifiée) / c) Le nom : GEORGES. [Gauthier, év. administrateur] f) Une série de 6 courtes phrases, décrivant le rôle des cloches : 1- Laudo Deum Verum (Je chante les louanges du vrai Dieu) / 2- Plebem Voco (Je convoque le peuple) / 3- Congrego Clerum (Je rassemble le clergé) / 4- Defunctos Ploro (Je pleure les défunts) / 5- Nubem Fugo (Je chasse les orages) / 6- Festa Decoro (J'agrément les fêtes, les célébrations)⁹. 4-La quatrième : b) L'icône : Un buste de la Vierge Marie reposant sur un croissant.. c) Son nom : JOSEPH-ÉMILE-ODILON / d) Le Père J.-E. Foucher, 1er curé de Saint-Viateur - 1902-1907 / Le Père O. Charbonneau, 2e curé de Saint-Viateur - 1907-1916. 5-La cinquième : b) L'icône : Le A et M entrelacés, symbole de Marie c) Son nom : ARTHUR-ANTOINETTE / d) Arthur Roy et Antoinette de Montigny-Roy / En mémoire des familles Roy et de Montigny / Église Saint-Viateur à Outremont / 1924.

2.2 Description détaillée (à titre d'exemple) de l'ornementation de la 3e cloche, nommée VIATEUR (voir photo).

a) Cette cloche, sur son sommet, comporte une guirlande circulaire de fleurs, et une autre, sous la circonférence du sommet, formée de guirlandes en demi-cercle, entrecoupées d'un médaillon allongé. b) Un crucifix comme icône. c) Son nom : VIATEUR / Les clercs [sic] de Saint-Viateur desservent cette paroisse / depuis sa fondation (1902) / Le Père Donat Richard, curé actuel. / f) Le texte qui suit : / F.X. Leduc, J.B. Archambault, S.J. Roland, marguilliers du banc / Une petite croix, aux deux tiges d'égales longueurs / Église Saint-Viateur à Outremont / 1924; h) Le bandeau, par exception, est formé d'une série alternée de deux cercles, un avec une croix, l'autre avec un calice.

¹ Jean-Paul Desbiens, préface de Léonard Bouchard. Le Québec et ses cloches, Éditions de L'Airain, Campus Notre-Dame-de-Foy, 1990, p. 7.

² D'Annecy-le-Vieux, en Savoie.

³ Tessier, Hector, c.s.v. Saint-Viateur d'Outremont, Outremont, Presbytère Saint-Viateur, 1954, p. 607.

⁴ Ibid.

⁵ Le journal La Patrie du 30 mars 1925 donne un compte-rendu de la fête. (Voir extraits dans : Tessier, ibid., p. 613-615. - Voir photo des cloches décorées pour la bénédiction, placées dans l'église, entre la balustrade et les premiers bancs de la nef, p. 614.)

⁶ Cette entreprise avait acquis les archives des représentants, au Québec, de la Maison Les Fils de G. Paccard.

⁷ D'après une note (1984) du P. Jean-Réal Pigeon, c.s.v., curé, St-Viateur-d'Outremont, 1974-85, complétée par nos recherches et des photos prises, le 17 mars 2009, dans le clocher par le concierge, M. Denis Desjardins, qui en a gravi les 171 marches!

⁸ Le Père avait déjà fait un don pour couvrir les frais de publication de l'ouvrage du P. Gustave Lamarche, c.s.v., intitulé : La décoration de l'église Saint-Viateur d'Outremont, en 1923. Cette publication fut distribuée à toutes les familles de la paroisse.

⁹ Cet ensemble est le premier suggéré à cette fin, dans une liste, dans : Léonard Bouchard, Léonard. Op. cit., p. 320.

Le parcours inusité de l'abbé James

Par Carole Foisy

L'automne dernier paraissait *Mes années de guerre et de captivité 1939-1945*. Georges James, prêtre et soldat, un livre soulignant le parcours pour le moins étonnant de l'abbé Georges James, figure marquante de la vie estudiantine outremontaise. Préfet de discipline, enseignant et directeur du chœur du Collège Stanislas de Montréal, l'abbé James y enseigna la musique et la religion durant près de quatre décennies. Grâce à Jean Gagné, Pierre Joncas et plusieurs autres collaborateurs, le témoignage qu'il avait enregistré de son expérience de la guerre durant les années 1960 vient d'être publié.

Mais qui est donc l'abbé James? Né à Paris en 1913 et décédé à Montréal en 1988, Georges James intègre le Collège Stanislas en 1946, à la suggestion du chanoine François Méjecz, alors directeur du Collège Stanislas à Paris et l'un des initiateurs de l'école sœur de Montréal de cette institution, en 1938¹. L'abbé James connaissait déjà bien Montréal pour y avoir séjourné en 1931 et 1935 dans le cadre des tournées des Petits chanteurs à la croix de bois.

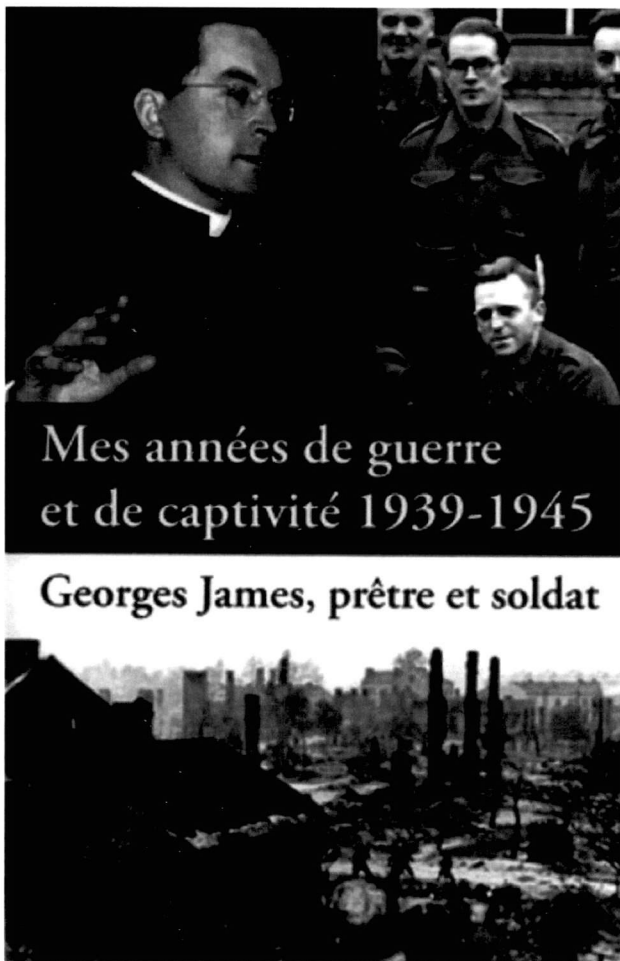
« Il est vraisemblable qu'il appartenait, comme prêtre, au diocèse de Paris, comme plusieurs enseignants français qui sont venus enseigner au collège Stanislas de Montréal à l'époque. On ignore tout de ce qu'il faisait avant sa venue au collège Stanislas de Montréal. » souligne Jean Gagné, coordonnateur du projet. On sait par ailleurs qu'il devient soldat en 1939; à court de munitions, il se réfugie dans un sous-terrain des fortifications de Vauban, près de Lille, où il est fait prisonnier par les Allemands. Il est enfermé dans divers camps de travail, d'abord à Dalum puis à Fürstenberg-sur-Oder. En 1943, il accepte la charge d'aumônier des prisonniers, ce qui le mène à Neulagow, sur le territoire actuel de la Pologne. Il espère être libéré par les Russes, mais ces derniers, en janvier 1945, interceptent le groupe de prisonniers dont il fait partie et les mènent vers une destination inconnue. C'est dans la plus grande confusion qu'il se retrouve successivement libéré des Allemands et prisonnier des Russes. Il réussit toutefois à s'extraire de cette situation fâcheuse

pour reprendre la route vers la France. Ce périple lui fait traverser plusieurs pays d'Europe dans des conditions particulièrement difficiles.

Bien qu'il faille un moment pour s'habituer au style oral de ce récit de guerre, le propos devient vite captivant grâce à l'indéniable talent de conteur de l'abbé et à la sincérité de son témoignage. Un peu comme si l'on assistait par procuration à l'horreur qu'il a côtoyée quotidiennement. Ce récit ajoute une pierre à l'histoire du Collège Stanislas de Montréal et à la connaissance que l'on a des conditions de détentions durant la Seconde Grande Guerre. Il évoque le parcours d'un enseignant qui, à l'instar d'autres immigrants de l'époque, a tenu cachée sa douloureuse expérience de la guerre.

La petite histoire de la gestation et de la publication de ce livre est en soi une belle aventure. Il y a plusieurs années, on a remis à Pierre Joncas les précieux enregistrements de l'abbé James; depuis, il caressait le rêve de les publier afin d'en partager la richesse. En s'associant à Jean Gagné et à un groupe de collaborateurs, il a pu concrétiser son projet et publier cet ouvrage à compte d'auteur. À l'occasion du lancement du livre au Collège Stanislas, le 16 novembre dernier, élèves actuels et anciens ont tenu à souligner l'exceptionnelle contribution de l'abbé James,

plus particulièrement au chapitre de l'éveil à la musique, par un concert de chants organisé par Mme Monique Orvoine, actuelle directrice des chœurs du collège, que l'abbé James avait fondés peu de temps après son arrivée au collège.



Sous la direction de Jean Gagné. *Mes années de guerre et de captivité 1939-1945*. Georges James, prêtre et soldat. Montréal, Éditions Carte Blanche, 156 pages. Pour se procurer ce livre au prix de 25\$, joindre Pierre Joncas (514 735 5847) ou Jean Gagné (514 509 1770).

¹ Collège Stanislas. Historique." In Site du Collège Stanislas [En ligne]. http://www.stanislas.fr/ewb_pages/c/college_stanislas_historique_accueil.php (page consultée le 10 février 2013).